Journal de la Société des Océanistes

117 | Année 2003-2

Nouvelle-Calédonie, 150 ans après la prise de possession

Le site de Mouéara

Claude Cornet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/1343>

DOI : 10.4000/jso.1343

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 324-328

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Claude Cornet, « Le site de Mouéara », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 117 | Année 2003-2, mis en ligne le 22 mai 2008, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/1343>

les premiers concernés, l'enjeu dépasse une seule province. Il concerne l'ensemble du territoire calédonien impliquant tous ses citoyens quelle que soit leur origine. Mouéara appartient à leur mémoire commune, c'est leur héritage à tous et c'est à eux que s'adresse ce message. Il incombe à leurs représentants, que sont les auto-

rités provinciales, mais aussi territoriales et de l'État, de mettre en œuvre les mesures de sauvegarde ou de protection qui s'imposent, par respect pour les hommes qui y ont mêlé leur sang. Mais aussi, au nom de la double mémoire kanak et calédonienne, de la préservation du patrimoine et des fondements identitaires du pays.

Le site de Mouéara

par

Claude CORNET*

Alors que je terminais mon ouvrage *La Grande révolte – 1878*, je m'étais déjà rendue sur tous les lieux d'affrontements pour bien assimiler leur configuration ; il me restait à situer l'endroit où les derniers combats s'étaient déroulés dans les environs du Cap Goulvain. Cette région est brièvement citée par Charles Lemire lors de ses comptes rendus hebdomadaires. Mais, dans des espaces immenses, succession de propriétés privées, où l'accès est donc réglementé, trouver l'emplacement précis où se sont affrontés les derniers rebelles et les troupes françaises était une gageure.

C'est sur la carte IGN au 1/50 000^e de la région de Bourail, mise à jour en 1990, que j'ai trouvé les premières indications : deux lieux, l'un au bord de mer, Mouéara, l'autre dénommé mont Rochel, un peu en amont. J'acquis alors la conviction que Gouaro-Déva était la région dont parlait Charles Lemire dans ses chroniques du *Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* les 8 et 22 janvier 1879. C'est là que le sous-lieutenant Rochel fut tué par les insurgés le 5 janvier 1879 et où son capitaine fut blessé sans gravité. La femme du chef de Bouirou, prisonnière, avait dit « qu'à Mouéara les rebelles se sont enfuis pour enterrer leurs morts. Ils ont

emporté sur des brancards leurs nombreux blessés ». À Gouaro, elle déclarera au sous-lieutenant de Vaux-Martin que « la plupart des insurgés de Bourail et Poya se sont réfugiés dans la vallée qui est fortifiée... »

Je connaissais un site au-dessus du marais de Déva (Mouéara) abritant un cimetière kanak où de très nombreux crânes sont dissimulés sous de grands rochers. Ces lieux, qui correspondent bien aux descriptions faites en 1879 par les militaires, sont grandioses, impressionnants ; j'en possédais de nombreuses photos montrant leur étendue, depuis le sommet du Néroutou jusqu'au bord de mer. Lors de ces anciennes excursions, j'avais déjà remarqué, au sud de ce pic et à l'extrémité est de la grande vallée nommée aujourd'hui « vallée Tabou », des tertres d'anciennes cases et d'abondants débris de coquilles en surface, attestant d'une présence humaine importante datant de plusieurs siècles, le tout malheureusement dégradé par l'érosion et les animaux sauvages.

En octobre 2000, je publie mon livre illustré des photographies des différents endroits où les affrontements se sont déroulés. C'est en mars 2002 que le professeur Saussol, qui a récemment eu connaissance de mon travail, prend

* Institutrice à la retraite, Nouvelle-Calédonie, gccornet@lagoon.nc

contact avec moi. Travaillant sur le thème des révoltes et répressions et à l'appui de documents découverts aux archives d'Aix-en-Provence, il cherche lui aussi à situer les fameux « rochers fortifiés du Cap Goulvain ». Mais, ne possédant pas la dernière carte IGN, il n'a pu localiser précisément la vallée au-dessus de Mouéara.

Notre collaboration devient immédiatement très fructueuse, facilitée bien sûr par la rapidité du courrier électronique. Ainsi, Alain Saussol me communique des extraits précis des rapports du capitaine Maussion et du colonel Wendling, qui menèrent les dernières opérations en janvier 1879. En mai 2002, à partir d'une description de Wendling disant qu'il avait fait hisser un obusier « sur un mamelon très raide », Alain Saussol me fait part de sa déduction : ce mamelon correspond très logiquement au Bwé Ané ou Me Kouaneu (selon les cartes), que l'on appelle aussi le « pic Caillou » et qui est situé à mille huit cents mètres dans le Sud/Sud-Ouest du pic Déva (Nérouaou).

Alain Saussol, à la lecture d'un rapport du capitaine Maussion, apprend que « les défenseurs ont fui le site en laissant les morts sur le terrain », ce qui exclut la présence de leurs restes dans le grand cimetière du pic Déva. Nous supputons, chacun de notre côté, qu'il existe à cet endroit un site pré-colonial déjà abandonné à l'arrivée des Européens, mais toujours connu des Mélanésien de la région. Les insurgés l'avaient opportunément réutilisé lors de la révolte, après avoir trouvé refuge dans l'inextricable marais de Mouéara (embouchure de la Déva), puis de s'en être faits déloger par les troupes françaises. Une précision s'impose ici : le grand marais que l'on nomme « Marais de Déva » ne ressemble pas à la mangrove des embouchures de grandes rivières ; ce sont des dizaines d'hectares plus ou moins noyés par les eaux des différents « creeks » qui se jettent dans la mer et l'eau doit y être plutôt saumâtre.

Mon frère, Jacques Dolbeau, qui habite à une trentaine de kilomètres de Bourail, accepte de nous aider ; il connaît la région de Gouaro-Déva depuis son adolescence. Muni de cartes très détaillées et des descriptions fournies par le professeur Saussol, il va tenter de nous indiquer où se trouve la vallée fortifiée. Il est aidé dans ses recherches par cette description du capitaine de Maussion :

« La colonne se met en marche par le chemin des concessions [...] elle arrive dans la vallée de Mouéara qui est l'objectif [...] encaissée entre deux croupes. »

Jacques Dolbeau indique les endroits où se trouvent la vallée fortifiée et les murets :

« Pour que vous localisiez les emplacements, je les ai reportés sur la carte de Déva au 1/10 000^e. Les sites les plus remarquables se trouvent sur une parcelle de 199,90 hectares non numérotée entre les sommets Nindouri, pic Déva et pic Caillou. À l'ouest du pic Caillou, la vallée très étroite et profonde est entourée de remparts naturels plus ou moins semblables. Il y a des murets simples ou doubles. Sur la face sud du pic Caillou, il y a des ossements éparpillés. Par contre, en bas du pic Déva, les crânes sont cachés sous de grands rochers. Le plus grand muret double est au nord-est du Nindouri ; sur près de quatre cents mètres de long, il y a comme une allée en ligne de crête à une altitude de deux cent deux à deux cent vingt mètres. Les pierres des murets sont de différentes grosseurs, de dix à cinq cents kilos. Quand j'étais adolescent, je me souviens des chasseurs faisant dérouler ces pierres dans les ravins pour débusquer le gibier ; plus tard, je les ai imités, et les jeunes, aujourd'hui, font certainement la même chose. Le plus important des remparts se trouve à l'est du Mé Kouaneu. Il commence en double à la courbe cent vingt et un jusqu'à la courbe cent quarante-trois. Ensuite, il continue en muret simple et va jusqu'aux grottes que nous nommons "grottes des Dormeurs" (cimetière). Les premières fois où j'y suis allé, dans les années 1960, on appelait déjà la vallée de la Déva la 'vallée Tabou'. Les habitants de la région qui me l'ont fait connaître croyaient que c'était à cause des nombreux arbres que l'on nomme ici 'bois tabou'. Jusqu'en 1983, sur les crêtes, il y avait des pins colonnaires qui ont ensuite été coupés. Le 3 janvier, c'est certainement à Mouéara que Vaux-Martin traverse le marais : c'est le seul endroit où il touche pratiquement la montagne. Là, aux lieux-dits 'Creek Citron', 'Marais Fournier', 'Marais de Déva', il y a eau et nourriture. Vous savez, je pense que ce site est pré-colonial, mais cela n'engage que moi. Il s'étend bien au-delà du pic Déva : on trouve d'innombrables preuves d'un habitat ancien jusque chez moi (plaines de la rivière du Cap). »

« Grandiose » est le terme que j'ai déjà employé et que je retiendrais s'il ne fallait garder qu'un qualificatif pour parler de la région où se sont déroulés les derniers combats de la « Grande révolte ». D'autant plus grandiose lorsque l'on découvre, en parcourant ces lieux historiques, un immense site archéologique.

Mais avant de décrire les lieux, il est utile de faire un retour dans le passé et de préciser qu'après 1879, Gratien Brun, futur maire de Nouméa et déjà propriétaire à Poya (nord de Bourail) avant l'insurrection, acquit seize mille hectares de terres au Cap Goulvain. Ce domaine comprend tous les sites où les grands combats se sont déroulés. Sur sa propriété, Brun entreprit l'élevage de bovins, comme d'ailleurs ses successeurs, et on y trouve encore les vestiges

d'une conserverie. Certains propriétaires ont exploité les pins colonnaires, d'autres ont nourri de vastes projets hôteliers, ce que l'on comprend aisément lorsque l'on a la chance de pouvoir admirer la beauté et la grandeur des paysages.

Toutefois, on peut considérer qu'aujourd'hui l'ensemble du site, tel qu'il a été vu par les militaires en janvier 1879, est en l'état : les quelques pistes qui suivent naturellement les vallées et les crêtes, restent discrètes et se fondent dans le paysage. Ce sont surtout les troupeaux de cervidés et les intempéries qui dégradent le terrain naturel.

La grande allée du Me Kouaneu

Pour accéder au sommet du Me Kouaneu, il est plus facile de passer par la face ouest, le parcours est moins accidenté. On part d'une altitude d'environ quarante mètres et l'on contourne le pic en se faufilant entre de grandes roches noires en sous-bois. C'est à ce point de départ que la « vallée encaissée entre deux croupes » débouche sur la vallée Tabou, nous y passerons au retour.

Dès le début de l'ascension du Mé Kouaneu, on peut voir dans quelques anfractuosités des ossements humains, en particulier des fémurs de grande taille. On s'éloigne rapidement de l'étroite vallée et l'on arrive à découvert sur la partie nord-ouest de la montagne. Il faut alors gravir une pente totalement pelée, très raide, pour atteindre la ligne de crête. En chemin, on trouve fréquemment des restes de coquillages agglutinés autour d'une souche ou d'une grosse pierre, et qui sont descendus de plus haut par érosion. Sur la pente, des alignements de pierres à espaces variables épousent la courbe du terrain.

Une fois arrivés au sommet – nous sommes à environ cent cinquante mètres d'altitude –, nous dominons les vallées que les militaires ont désignées sous le nom unique de « vallée de Mouéara ». Il n'y a aucun doute possible : ce ne peut être que sur ce pic qu'ont été hissés les obusiers.

Au-delà de l'aspect historique lié aux derniers combats de 1879, nous découvrons alors un site archéologique magnifique. Nous sommes sur une large allée, naturellement gazonnée, qui suit l'étroite ligne de crête et qui nous conduit vers le Me Kouaneu. Nous avons, à ce moment, l'impression d'emprunter un chemin réservé aux grandes cérémonies. Sur notre gauche, des grosses pierres, bien rangées, doivent atteindre la tonne, tandis qu'à notre droite, tout aussi alignées, elles sont plus petites. L'allée mesure à

peu près deux mètres de largeur, les gros blocs doivent faire deux mètres cubes, les petits trois cents litres. On comprend pourquoi ce mont est plus connu sous le nom de « pic Caillou ». Pour atteindre le sommet du Me Kouaneu, il nous faut traverser un espace boisé, dense, et subitement on se trouve sur un très vaste tertre, absolument nu et horizontal, qui domine toute la vallée de la Déva jusqu'au bord de mer à Mouéara.

Depuis ce sommet, on peut rejoindre notre point de départ, direction sud-ouest, mais la descente est bien plus accidentée que le chemin précédent. Par contre, c'est là que l'on trouve des ossements humains sur place, certains squelettes presque entiers, d'autres disséminés sur la pente ; ces restes sans sépulture sont, de toute évidence, ceux des révoltés qui ont péri lors des derniers combats.

Poursuivant notre découverte du site, nous revenons sur nos pas, mais en empruntant le lit d'un petit « creek » qui doit totalement tarir en été. Nous redescendons par la rive droite de ce cours d'eau, et sur un étroit passage horizontal, nous trouvons un tertre de case avec foyer et fragments d'anse de poterie en surface... peut-être un emplacement qui servait de cuisine ! Rendus à notre point de départ, nous allons prendre un chemin très escarpé, encombré de rochers, d'arbres et de lianes : nous sommes dans la fameuse « vallée fortifiée » que nous gravissons jusqu'au sommet du Nindouri, altitude deux cent trente-huit mètres. Durant l'ascension, nous trouvons parfois sur la pente des débris de poterie, signe que ce chemin devait être utilisé par les habitants des cases, voilà plusieurs centaines d'années. Par contre, nous ne trouvons pas de vestiges de palissades, le bois ayant dû pourrir depuis longtemps.

Les fonds de case et les murets du Nindouri

Du sommet du Nindouri, nous dominons une série de vallées très boisées ; les plus proches vers le nord-ouest se nomment « vallée Creuse » et « vallée Taro ». Partout la ligne de crête est bien dégagée et ventilée, de grands arbres fournissent un ombrage rafraîchissant. On peut ainsi rejoindre le Néroutou ou pic Déva là où se trouvent les nombreuses sépultures dont j'ai déjà parlé. Sur cet espace très étroit, ce que l'on découvre alors est tout aussi spectaculaire que la grande allée du Mé Kouaneu :

– Des murets d'environ soixante centimètres de hauteur, arqués, faits de pierres bien calées

© C. Comet

PHOTO 1 — La grande allée du Pic Caillou (Bwé Ané – vue vers l'est)

© C. Comet

PHOTO 2 — Muret défensif sur versant dans la vallée de Mouéara

qui maintiennent un petit tertre au-dessus du précipice.

- Puis, en suivant cet étroit sommet, et en direction du nord-est, de nombreux fonds de case, sur un seul alignement, mais de différents diamètres. Au centre des plus grands, deux foyers bien distincts, l'un rectangulaire fait de grosses pierres, l'autre rond. Ces tertres de case sont étagés, bien visibles et assez rapprochés les uns des autres. Partout l'on voit des débris de coquillages, certains de belle taille, comme des bénitiers. Nous sommes pourtant sur un pic escarpé, à près de six kilomètres de la mer.
- Au bout de la première série de tertres, nous trouvons des grottes, des trous, où ont été déversées des quantités impressionnantes de coquilles : les habitants de ce lieu avaient fait, à l'écart de leurs cases, une décharge astucieuse.

À cet endroit, parmi les tertres de case se dressent parfois de gros piquets en bois ; ce sont les vestiges plus récents d'une clôture en limite de la propriété, peut-être érigée par les employés de Gratien Brun.

Les billons des rives de la Déva et les tertres de case de la vallée Tabou

On peut également voir des restes d'occupation ancienne en longeant les bords de la Déva. En observant la configuration du terrain, et

partant de l'aval, on trouve de larges billons, d'anciens emplacements de cases, des coquilles, le tout beaucoup plus érodé que sur les sommets. Là, des populations nombreuses pouvaient vivre, se nourrir aisément, sans souci d'intendance. Indépendamment de la pêche, elles devaient chasser roussettes, pigeons et autres oiseaux, cueillir des fruits et des noix, l'eau ne manquait pas et la riche terre alluvionnaire des vallées était propice aux cultures.

Je ne connais ni la vallée Taro, ni la vallée Creuse, situées au nord et à l'ouest du Nindouri, et qui sont bien plus proches du Cap Goulvain. Elles n'offrent pas le même intérêt historique que la vallée fortifiée où s'est terminée la Grande révolte en 1879, mais, aux dires des vieux de la région de Bourail, on y voit les mêmes vestiges d'une occupation humaine de toute évidence pré-coloniale, et du même type que ceux décrits ci-dessus : tertres de case, quelques murets, fragments de poteries et débris de coquillages en surface.

Il est indéniable que cette partie de la côte ouest calédonienne comprise entre Nessadiou et le Cap Goulvain, et encore inexplorée par les archéologues, leur réservera de bien belles découvertes lorsqu'ils pourront aller l'étudier. Plus important encore, et vu l'immensité du site et le grand nombre d'individus qui y a vécu, des souvenirs doivent avoir été transmis aux actuels descendants des habitants de ces villages. Là, un travail ethnologique passionnant devrait pouvoir être effectué.